

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

L'indifférence chez Meursault

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 247-251

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'indifférence de Meursault

Le patron m'a fait appeler... Il avait l'intention d'installer un bureau à Paris qui traiterait ses affaires sur la place, et directement, avec les grandes compagnies et il voulait savoir si j'étais disposé à y aller. Cela me permettrait de vivre à Paris et aussi de voyager une partie de l'année. « Vous êtes jeune, et il me semble que c'est une vie qui doit vous plaire. » J'ai dit que oui mais que dans le fond cela m'était égal. Il m'a demandé alors si je n'étais pas intéressé par un changement de vie. J'ai répondu qu'on ne changeait jamais de vie, qu'en tout cas toutes se valaient et que la mienne ici ne me déplaisait pas du tout. Il a eu l'air mécontent, m'a dit que je répondais toujours à côté, que je n'avais pas d'ambition et que cela était désastreux dans les affaires. Je suis retourné travailler alors. J'aurais préféré ne pas le mécontenter, mais je ne voyais pas de raison pour changer ma vie. En y réfléchissant bien, je n'étais pas malheureux. Quand j'étais étudiant, j'avais beaucoup d'ambitions de ce genre. Mais quand j'ai dû abandonner mes études, j'ai très vite compris que tout cela était sans importance réelle.

Le soir, Marie est venue me chercher et m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. Elle voulut savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. « Pourquoi m'épouser alors ? » a-t-elle dit. Je lui ai expliqué que cela n'avait aucune importance et que si elle le désirait, nous pouvions nous marier. D'ailleurs, c'était elle qui le demandait et moi je me contentais de dire oui. Elle a observé alors que le mariage était une chose grave. J'ai répondu : « Non. »
(pages 1153-1154*)

Qu'on me pardonne cette citation démesurée. Elle en dit, à elle seule, plus que bien des analyses. Elle justifie en tout cas la présence de Meursault dans ce numéro consacré à l'indifférence.

On ne peut d'ailleurs lire *L'Etranger sans* en être immédiatement frappé. Un dénombrement sommaire, et qui n'est sans doute pas exhaustif, m'a permis de relever dans ce bref roman (85 pages dans l'édition de la Pléiade) sept fois l'expression « cela n'avait pas d'importance », cinq fois « cela m'était

* Je cite *L'Etranger* d'après l'édition de la Pléiade : Albert Camus, *Théâtre, Récits, Nouvelles*, NRF, Paris, 1963.

égal », plus quantité d'autres formules comme « cela ne veut rien dire », « cela ne signifiait rien » ou d'autres semblables.

Tel est donc le fait brut. Mais le comprendre n'est pas immédiatement facile. Quand le roman a paru en 1942, chacun y est allé de ses commentaires. Avec le recul, et l'œuvre maintenant débarrassée des rapprochements un peu hâtifs que l'on faisait alors avec les idées à la mode (l'existentialisme sartrien en particulier), on peut espérer y voir un peu plus clair.

Pour cela, procédons en deux temps :

- esquissons d'abord une description un peu plus précise de cette indifférence, en la situant dans un portrait moins sommaire du personnage ;
- tentons ensuite d'en percevoir la cause profonde et donc la signification.

1. Notons d'abord que tout n'est pas indifférent pour Meursault. Il tient par exemple à des choses parfois si minimes que c'en est presque ridicule : « Avant de quitter le bureau pour aller déjeuner, je me suis lavé les mains. A midi, j'aime bien ce moment. Le soir, j'y trouve moins de plaisir parce que la serviette roulante qu'on utilise est tout à fait humide : elle a servi toute la journée. J'en ai fait la remarque un jour à mon patron. Il m'a répondu qu'il trouvait cela regrettable, mais que c'était tout de même un détail sans importance. » (1141) Pour Meursault, ce détail est manifestement plus important que de gérer une succursale à Paris.

D'autres fois, il s'agit d'une simple impression de bien-être : « Il faisait très chaud dans le bureau et le soir, en sortant, j'ai été heureux de revenir en marchant lentement le long des quais. Le ciel était vert, je me sentais content. » (1142)

Quant aux choses qu'il qualifie de bonnes, ce sont les réalités les plus humbles de sa vie quotidienne : du pain ou du café au lait, nager ou rester étendu sur la plage au soleil, tout ce que plus tard il appellera « les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie ». (1197)

On voit que cela ne mène pas loin et qu'on reste quasiment dans le seul domaine des sensations. On en retire l'impression que Meursault n'a pour

ainsi dire pas de vie intérieure, ni intellectuelle, ni spirituelle, ni même sentimentale. Tout le récit est d'ailleurs scandé par des formules comme « j'ai eu envie de fumer », « j'ai eu très envie d'elle parce qu'elle avait une belle robe » et d'autres semblables. Des envies ; on ne soupçonne pas que ses actes puissent avoir d'autres motivations.

C'est ce qui a fait dire aux critiques que Meursault vivait « en détail », qu'il n'était « qu'une série d'instantanés », tout entier à ses « humeurs présentes » ou aux sensations. Les exemples abonderaient. Ainsi, au cours d'une conversation avec un ami, il note : « je n'ai plus fait attention parce que j'étais occupé à éprouver que le soleil me faisait du bien ». (1160) Ailleurs : « J'ai encore un peu réfléchi à ces choses, mais j'ai été distrait par une cloche. » (1131)

Il l'avoue d'ailleurs lui-même à son avocat : « Je lui ai expliqué que j'avais une nature telle que mes besoins physiques dérangent souvent mes sentiments. » (1170) Cet aveu confirme d'une certaine façon le portrait que nous venons d'esquisser. Mais il prouve, paradoxalement, que Meursault n'est pas dépourvu de toute conscience réflexe, et l'on découvre avec étonnement qu'il se connaît beaucoup mieux qu'on ne l'avait supposé. Serait-il parfaitement conscient de lui-même, et sa manière de vivre serait-elle le résultat d'un choix délibéré ?

2. Sans aller peut-être aussi loin, certains indices nous confirment dans l'impression que Meursault n'est peut-être pas ce que l'on croyait. C'est ainsi que l'avocat général, dans le réquisitoire où il demande contre lui la peine de mort, dit aux jurés : « Cet homme, Messieurs, cet homme est intelligent. Vous l'avez entendu, n'est-ce pas, il sait répondre. Il connaît la valeur des mots. » (1194) Cette opinion pourrait n'être qu'un argument d'avocat, mais elle concorde avec ce que disait un des amis de Meursault : « Il a reconnu que je ne parlais pas pour ne rien dire. » (1189)

D'autre part, à son avocat qui voudrait connaître ce qu'il a vraiment éprouvé à la mort de sa mère : « J'ai répondu que j'avais un peu perdu l'habitude de m'interroger. » (1170) S'il en a perdu l'habitude, c'est donc qu'il l'avait eue autrefois.

Enfin, dans le long passage cité au début, Meursault faisait allusion à ses études et aux ambitions qu'il avait eues à cette époque de sa vie ; mais il ajoutait : « Quand j'ai dû abandonner mes études, j'ai très vite **compris** que tout cela était sans importance réelle. » (1154)

Intelligent, ayant fait des études, possédant la maîtrise des mots, attentif à ses sentiments, sachant discerner ce qui est important et ce qui ne l'est pas, c'est un tout autre Meursault que l'on entrevoit derrière les apparences. Tout se passe comme si Meursault, à une certaine époque de sa jeunesse, avait progressivement découvert la vanité de toutes ces choses que l'on tient généralement pour importantes (comme le mariage ou une carrière professionnelle) et, par conséquent, le poids unique et irremplaçable des réalités les plus physiques.

On peut regretter que Camus n'ait pas été plus explicite sur ce point. Mais c'est qu'il se réservait de nous donner la clef de son personnage dans les dernières pages de l'œuvre.

II.

C'est en effet au dernier chapitre de la seconde partie que va nous être fournie en clair l'explication véritable.

Condamné à mort pour le meurtre d'un Arabe, Meursault attend son exécution depuis plusieurs jours. Il a refusé à plusieurs reprises de recevoir l'aumônier de la prison. Un jour pourtant, celui-ci vient le trouver. S'engage alors une conversation plutôt hachée, malaisée, tendue. L'aumônier entreprend de parler de l'existence de Dieu. Réponse de Meursault : « Cela me paraissait une question sans importance. » (1205) L'aumônier enchaîne sur l'au-delà, la culpabilité, le pardon ; sans succès. Comme il insiste, Meursault tout à coup n'y tient plus ; il éclate et sa colère, sa révolte, sa rage, lui sont comme une illumination : dans l'aveuglante lumière de la mort qui vient, il adhère en toute clarté à ce qui avait été, plus ou moins consciemment, sa vérité de toujours :

*Je l'avais pris par le collet de sa soutane. Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur... Il avait l'air si certain, n'est-ce pas ? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme... Moi, j'avais l'air les mains vides. Mais j'étais sûr de moi... sûr de ma vie et de cette mort qui allait venir. Oui, je n'avais que cela. Mais du moins, je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison... Rien, rien n'avait d'importance et je savais pourquoi. Lui aussi savait pourquoi. **Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues, et ce souffle égalisait sur son passage tout ce qu'on me***

proposait alors dans les années pas plus réelles que je vivais. Que m'importait la mort des autres... que m'importait son Dieu... Qu'importait que Raymond fût mon copain... Qu'importait que Marie donnât aujourd'hui sa bouche à un autre Meursault... comprenait-il donc... » (pages 1208-1209)

Encore une citation démesurée. Mais dois-je m'en excuser ? Pourquoi aurais-je tenté d'expliquer ce que la passion de Meursault nous crie avec la clarté de l'évidence : la mort, quelque lointaine qu'elle soit encore, rend dès aujourd'hui toutes choses égales parce que toutes sans importance. Telle est la vérité profonde de Meursault et de sa vie.

Si on relisait maintenant toute l'œuvre, plusieurs passages prendraient un relief nouveau. Un seul exemple : lorsque Meursault disait curieusement à son patron, dans l'extrait cité au début, « qu'on ne changeait jamais de vie », nous comprenons maintenant ceci : on ne ferait que troquer une vie qui va à la mort contre une vie qui va à la mort. Ce qui permettait à Meursault d'ajouter « qu'en tout cas toutes se valaient ».

J'ai délibérément ignoré jusqu'ici les confidences ou déclarations de Camus lui-même à propos de *L'Étranger*. Je me permets cependant une citation, ne serait-ce que pour me rassurer. Camus a consigné dans ses *Carnets* le brouillon d'une lettre destinée, mais jamais envoyée, à un critique avouant « ne pas tenir compte », pour son étude de Meursault, des dernières pages du roman.

Voici deux extraits de ce projet de lettre. « Comment un critique... peut-il ne pas tenir compte, dans la peinture d'un personnage, du **seul moment** (c'est Camus qui souligne) où celui-ci parle de lui et confie au lecteur quelque chose de son secret ? Et comment n'avez-vous pas senti que cette fin était aussi une convergence, un lieu privilégié où l'être si épars que je décris se rassemblait enfin... » Un peu plus loin, il insiste : « Rien ne pouvait vous faire préjuger de son attitude profonde, sinon justement le dernier chapitre. »

Sans doute serait-il intéressant, pour aller plus loin, de recourir à d'autres œuvres de Camus (contemporaines de *L'Étranger* ou de peu antérieures) comme *Le Mythe de Sisyphe* et surtout *Noces*. On y verrait sans doute comment et pourquoi, ainsi que le notait encore Camus dans ses *Carnets* à propos de Meursault, « il n'y a pas d'autre vie possible pour un homme privé de Dieu ». Mais ceci n'est plus mon problème.

Joseph Vogel